

"LES PERSONNAGES FEMININS DANS QUATRE
ROMANS D'ALPHONSE DAUDET".

A Thesis
Presented to
the Faculty of Graduate Studies and Research
The University of Manitoba

In Partial Fulfillment
of the Requirements for the Degree
Master of Arts

by
Yvonne Townsend
October 1975

"LES PERSONNAGES FEMININS DANS QUATRE
ROMANS D'ALPHONSE DAUDET"

by

YVONNE TOWNSEND

A dissertation submitted to the Faculty of Graduate Studies of
the University of Manitoba in partial fulfillment of the requirements
of the degree of

MASTER OF ARTS

© 1975

Permission has been granted to the LIBRARY OF THE UNIVER-
SITY OF MANITOBA to lend or sell copies of this dissertation, to
the NATIONAL LIBRARY OF CANADA to microfilm this
dissertation and to lend or sell copies of the film, and UNIVERSITY
MICROFILMS to publish an abstract of this dissertation.

The author reserves other publication rights, and neither the
dissertation nor extensive extracts from it may be printed or other-
wise reproduced without the author's written permission.

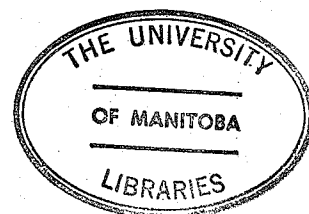


TABLE DES MATIERES

CHAPITRE	PAGE
INTRODUCTION.....	i
I. Daudet et la genèse des personnages féminins..	1
II. Daudet et la femme de son époque.....	13
III. Daudet vis-à-vis la femme et l'amour.....	35
IV. CONCLUSION.....	56
BIBLIOGRAPHIE.....	62

INTRODUCTION

Alphonse Daudet a été caractérisé comme l'écrivain des enfants et des humbles et on l'a souvent comparé à Charles Dickens.¹ Il a rêvé d'être "un marchand de bonheur"² bien que la plupart de ses romans semblent aboutir au désespoir, à la tristesse et à la désillusion. Cela est évident dans les quatre romans qui ont été choisis pour l'étude du sujet de cette thèse: les personnages féminins dans l'oeuvre d'Alphonse Daudet.

L'oeuvre d'Alphonse Daudet abonde en personnages féminins marquants et présente un portrait saisissant de la femme du dix-neuvième siècle dans tous les domaines de la société. Grâce à ses dons d'observations, sa sensibilité et évidemment son imagination si féconde, il a su créer des personnages féminins inoubliables qui donnent une image vivante et vive des divers milieux sociaux de leur époque.

D'un autre côté, il faut reconnaître que sous

1

William Angus Munro, Charles Dickens et Alphonse Daudet, romanciers de l'enfant et des humbles (Toulouse: Librairie Edouard Privat, 1908)

2

Yvonne Martinet, Alphonse Daudet, (1840-1897) Sa vie et son oeuvre. Mémoires et récits. (Gap: Imprimerie Louis-Jean, 1940), p. 11.

certains rapports ces personnages se conforment aussi à des stéréotypes tels que l'épouse fidèle, l'ingénue innocente, la courtisane, l'adultrice etc., ce qui pose un problème au lecteur qui quand même refuse de réduire Daudet à un simple marchand de banalités littéraires. Si nous nous proposons d'étudier les personnages féminins de Daudet ce n'est pas donc uniquement dans le but de mieux connaître sa caracté-
 ologie que nous le faisons, mais dans l'espoir d'évaluer le rôle et l'importance de la femme vis-à-vis de l'homme. Nous avons par ailleurs choisi d'étudier les personnages féminins de Daudet parce qu'à une époque et dans une société où la femme joue un rôle secondaire auprès de l'homme elle aura d'autant plus tendance à être réduite à de simples stéréotypes par des auteurs masculins. Daudet, de tous les écrivains de son temps, nous donne une idée intime de la vie quotidienne³ de la femme française, bourgeoise et parisienne, entre les années 1860 et 1890.

Pour cette étude, nous avons choisi quatre romans qui appartiennent tous à la période réaliste de la carrière littéraire de Daudet et qui a commencé par la publication de Fromont jeune et Risler aîné en 1874.⁴ Ces quatre romans furent écrits pendant une période de dix ans, de 1874 à 1884.

3

Murray Sachs, The Career of Alphonse Daudet, a critical study (Cambridge: Harvard University Press, 1965), p. 183.

4

L'oeuvre de Daudet avant 1874 est plutôt auto-biographique ou fantaisiste. Ibid., p. 80.

Daudet avait déjà publié une quinzaine de volumes, parmi eux, des recueils de poésie, des pièces de théâtre, des contes, des récits, et quelques romans dont Le Petit Chose écrit en 1866, et Tartarin de Tarascon écrit en 1869 sont les plus connus. Alphonse Daudet, donc, avait déjà atteint une certaine mesure de renommée avant la guerre de 1870.

Fromont jeune et Risler aîné, un ouvrage couronné par l'Académie française, et qui porte le sous-titre de Moeurs parisiennes, fut un grand succès pour l'auteur. Dans ce roman de la vie commerciale de Paris s'élève la figure farouche et malfaisante de Sidonie Chèbe qui domine tous les autres personnages: son mari, Risler, la douce Claire, Désirée Delobelle etc., tous souffriront à cause de la perversité de Sidonie. C'est elle qui précipite l'intrigue de ce roman et les personnages masculins sont plutôt secondaires.

Jack, écrit en 1875, avec le sous-titre de Moeurs contemporaines, nous présente une mère et son enfant. Bien que l'enfant, Jack, soit le héros de ce roman, c'est la mère de Jack, la demi-mondaine Ida de Barancy qui est la force dominante dans sa vie; c'est elle qui le rend malheureux et le pousse à la misère et à la corruption par son insouciance et sa faiblesse. C'est le portrait d'une mauvaise mère dont les défauts la rendent presque invraisemblable. Pourtant l'intrigue de ce livre n'a pas été inventée tout d'une pièce par Daudet; comme les personnages principaux elle

est empruntée à la vie réelle.⁵

Numa Roumestan, écrit en 1881, et qui porte comme Fromont jeune et Risler aîné le sous-titre de Moeurs parisiennes, est l'histoire d'un ménage de mésentente: l'homme du Midi et la femme du Nord. Numa Roumestan et Rosalie Le Quesnoy représentent des tempéraments opposés et c'est de cette opposition de tempéraments que dépend l'intrigue. Ce roman est une suite de contrastes: Paris et la Provence, l'homme et la femme, le mensonge et la réalité, tout est une antithèse et de tout jaillit une ironie mordante.

Sapho, dont le sous-titre est également Moeurs parisiennes et qui fut écrit en 1884, est le dernier des quatre romans que nous allons étudier. Daudet a placé ce roman dans le cadre des faux ménages. Nous voyons tout un nombre de couples liés en collage; des filles entretenues, dont Fanny Legrand, surnommée Sapho, est au premier plan, et leurs protecteurs ou amants, dont le principal est Jean Gaussin, l'amant de Sapho.

Dans cette thèse nous allons étudier les méthodes réalistes de Daudet et la genèse de ses personnages féminins; les types représentatifs de femmes dans son oeuvre ainsi que la société et les divers milieux de l'époque;

5

Yvonne Martinet, Op. cit., p. 457.

finalement, nous voulons traiter du thème de l'amour,
 des relations entre les sexes, et de la vision personnelle
 d'Alphonse Daudet vis-à-vis la femme.

CHAPITRE I

Daudet et la genèse des personnages féminins

En commençant ce chapitre, nous croyons qu'il faut préciser la place qu'occupe Alphonse Daudet dans la littérature française de son époque, c'est-à-dire de la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Daudet était ami de Flaubert, des frères Goncourt, de Zola, et de tous les jeunes auteurs qu'il rencontrait chez Zola, en particulier, ceux qui appartenaient au groupe de Médan. Daudet vivait parmi les auteurs des périodes du réalisme puis du naturalisme sans appartenir lui-même ni à l'un ni à l'autre de ces écoles. Il était un grand admirateur de Balzac et nous voyons dans son oeuvre les traces de cette admiration.¹

Cependant, nous constatons que le réalisme de Daudet est chose très personnelle qui nous paraît complètement distincte des oeuvres de ses amis ou de ses contemporains.

Par sa méthode de travail et par son oeuvre, Alphonse Daudet est bien de la famille de Flaubert, des Goncourt

1

Murray Sachs, The Career of Alphonse Daudet, a Critical Study (Cambridge, Mass.: Harvard University Press, 1965), p. 82.

et de Zola. Comme ceux-ci, il a été l'amoureux du réel, sacrifiant joyeusement à la vie vraie. Comme eux, il a été le maniaque du document, de l'observation, de la rigueur quasi scientifique. Comme eux (...), il a détesté les fausses envolées lyriques, destinées trop souvent à voiler la pauvreté de pensée. Mais par delà ce Daudet réaliste, il faut chercher le novateur qui apporta à la doctrine naturaliste une sensibilité frémissante et qui rejeta le dogme de l'impassibilité si cher à Flaubert.²

C'est ce manque d'objectivité qui distingue le réalisme de Daudet de celui de ses contemporains car, à notre avis, Daudet n'est pas du tout objectif. Il s'insère dans ses romans et ne manque pas de moraliser ou de manifester très explicitement ses opinions. Parfois il pousse cette tendance à l'excès, mais aux yeux de certains lecteurs, ce défaut est compensé par la perspicacité et la sincérité de ses interventions.

Murray Sachs, dans son excellente étude critique, The Career of Alphonse Daudet, observe que le réalisme dans l'oeuvre littéraire de Daudet sort logiquement des traits fondamentaux de sa nature propre. En premier lieu, Daudet avait toujours été un observateur perspicace de la race humaine et en deuxième lieu il avait, très jeune, pris l'habitude de garder des carnets de notes. Puis sa myopie l'avait peut-être stimulé à regarder le monde de plus près, d'une manière plus intense.

2

Charles Beuchât, Histoire du Naturalisme Français (Paris: Editions Corrêa, 1949), p. 355-356.

Daudet portait un intérêt sans bornes au monde dont il se trouvait entouré, et, en particulier, aux individus qu'il rencontrait ou connaissait. Bref, Daudet se sentait indépendant de toute doctrine littéraire et tenait fortement à cette indépendance.³

Daudet n'essaya jamais de justifier sa méthode par une définition théorique du vrai roman. Son art relève surtout d'un talent signalé par Pierre Martino:

Une merveilleuse sensibilité, une étonnante mémoire des sensations, 'une machine à sentir', c'est ce qu'il notait surtout en lui quand il s'étudiait.⁴

Daudet puisa dans sa propre expérience la plus grande part de son oeuvre et ses cahiers de notes sont plutôt ses propres impressions qu'une documentation exacte. Pierre Martino nous rapporte les mots d'Alphonse Daudet dans ses Notes sur la vie où il constate que la réalité et le rêve s'emmêlaient dans son esprit: "Absolue sensation de rêve de tous ces morceaux de ma vie. Rêvé, pas vécu."⁵

³ Murray Sachs, op. cit., p. 81.

⁴ Pierre Martino, Le Naturalisme Français (Paris: Librairie Armand Colin, 1969), p. 137.

⁵ Ibid., p. 137.

Le premier roman naturaliste, selon la doctrine littéraire, L'Assommoir, de Zola, parut en 1877, alors que Daudet avait déjà publié Fromont jeune et Risler aîné et Jack, deux oeuvres réalistes⁶ qui avaient connu du succès. Avant 1877, Alphonse Daudet était donc un auteur plus célèbre que Zola.⁷ Zola, lui-même, trouvait l'oeuvre de Daudet trop fantaisiste pour être vraiment naturaliste mais constatait néanmoins que Daudet avait été une sorte d'éclair-
eur, très sympathique dans la bataille naturaliste.⁸ Nous sommes d'accord avec Charles Beuchat qui remarque que Daudet enrichit le naturalisme "d'une sensibilité frémissante" et le sauva de la sécheresse, "au moment où Zola risquait de le faire sombrer dans un pseudo-scientisme exagéré."⁹ Ce qu'Alphonse Daudet apporta au naturalisme, c'est une sentimentalité sincère nourrie d'impressions et de sensations.

Il est difficile par conséquent de placer Daudet dans le contexte du réalisme ou du naturalisme. Il demeure un créateur de romans réalistes sous certains rapports qui néanmoins témoignent d'une sensibilité incontestable et d'un point de vue très personnel.

6
selon la méthode réaliste d'Alphonse Daudet.

7
P. Martino, op. cit., p. 135.

8
Ibid., p. 136.

9
C. Beuchat, op. cit., p. 356.

Maintenant nous allons étudier la genèse des personnages dans les quatre romans en question. Comme nous l'avons dit, Daudet documenta ses impressions plutôt que des détails exactes de tel ou tel milieu ou de tel ou tel métier. Il nous dit lui-même dans Trente Ans de Paris comment il conçut son roman Fromont jeune et Risler aîné:

D'après nature!

Je n'eus jamais d'autre méthode de travail. Comme les peintres conservent avec soin des albums de croquis où des silhouettes, des attitudes, un raccourci, un mouvement de bras ont été notés sur le vif, je collectionne depuis trente ans une multitude de petits cahiers, sur lesquels les remarques, les pensées n'ont parfois qu'une ligne serrée, de quoi se rappeler un geste, une intonation, développés, agrandis plus tard pour l'harmonie de l'oeuvre importante. A Paris, en voyage, à la campagne, ces carnets se sont noircis sans y penser, sans penser même au travail future qui s'amassait là; des noms propres s'y rencontrent, que quelquefois je n'ai pu changer, trouvant aux noms une physionomie, l'empreinte ressemblante des gens qui les portent. Après certains de mes livres on a crié au scandale, on a parlé de romans à clefs; on a même publié des clefs, avec des listes de personnages célèbres, sans réfléchir que, dans mes autres ouvrages, des figures vraies avaient posé aussi, mais inconnues, mais perdues dans la foule où personne n'aurait songé à les chercher.

N'est-ce pas la vraie façon d'écrire le roman, c'est-à-dire l'histoire de gens qui n'auront jamais d'histoire.

Tous les personnages de Fromont ont vécu ou vivent encore. ¹⁰

Daudet voulait écrire un roman qui aurait pour ambiance la vie quotidienne actuelle d'un certain quartier de Paris. Il voulait en outre dépeindre la vie ordinaire des gens qui vivaient dans ce quartier. A ce temps-là, Daudet vivait au Marais, quartier commerçant de Paris du dix-neuvième siècle et c'est dans ce milieu qu'il connaissait si bien, que se situe l'intrigue de Fromont jeune et Risler aîné. Les personnages sont presque tous empruntés à de vrais modèles bien que Daudet leur ajoute des caractéristiques et invente les détails de l'intrigue. Il paraît, par exemple, que la vraie Sidonie n'était pas si noire que le romancier l'a faite.¹¹ Delobelle, le type inoubliable du comédien raté, Daudet le rencontra souvent et l'entendit maintes fois répéter sa phrase: "Je n'ai pas le droit de renoncer au théâtre."¹² Il est évident dans la peinture de Désirée, la fille de Delobelle, que Daudet croit un peu à la doctrine naturaliste de l'hérédité. Il donne à Désirée quelque chose de l'exaspération artistique de son père mais celle-ci est transformée en douceur et sentimentalisme de femme et d'infirme.

10

P. Martino, op. cit., p. 141-142.

11

Yvonne Martinet, Alphonse Daudet (1840-1897) sa vie et son oeuvre (Gap: Imprimerie Louis-Jean, 1940), p. 432.

12

Ibid., p. 432-433.

"Elle tenait de son père cette facilité à s'illusionner, à espérer jusqu'au bout et quand même."¹³

Daudet donne à Désirée une profession poétique qui semble convenir à une fille d'artiste; elle fabrique des oiseaux et des mouches pour orner les robes et les chapeaux de dames.

Le roman Jack sort d'un vrai épisode et le héros vécut vraiment, étant un jeune ami de Daudet. Le vrai Jack s'appelait Raoul Dubieff et comme le Jack du roman, il était le fils abandonné d'une courtisane. Cette mère dénaturée, Daudet ne la rencontra jamais, mais composa le personnage d'Ida de Barancy selon ses propres impressions puisées de ses conversations avec Raoul Dubieff. Comme Jack, Raoul resta toujours tendre, loyal et compatissant envers sa mère. Dans la dédicace à son grand ami, Flaubert, Daudet dit que Jack est véritablement un "livre de pitié, de colère, et d'ironie." Et quiconque lit ce roman ne peut douter du souci sincère de Daudet à l'égard de l'injustice faite à ce jeune garçon.

Daudet, en dépeignant Ida de Barancy, nous fait le portrait d'une âme légère qui aime le luxe mais qui veut encore davantage être considérée comme une véritable grande dame. Ce n'est pas un être méchant et parfois, on

13

Alphonse Daudet, Fromont jeune et Risler aîné (Paris, Bibliothèque Charpentier, 1912), p. 59.

peut percevoir qu'elle aime vraiment son enfant dont elle n'est même pas certaine du vrai père. C'est sa rencontre avec le poète raté, d'Argenton, le plus important d'un nombre de ratés présentés dans ce roman, qui sera la cause ultime de sa défaite comme mère. Son amour pour d'Argenton sera toujours plus fort que son amour maternel. Il n'est pas difficile de croire que si Ida avait rencontré un homme tout autre que d'Argenton, un homme d'honneur et de bonté, elle n'aurait pas échoué si totalement comme mère. L'intrigue de Jack n'est donc pas originale mais c'est l'histoire réelle de Raoul Dubieff. Seulement, Daudet ajouta bien des épisodes et un nombre de personnages qui ne figurèrent pas dans la vie du vrai Jack. Par exemple, Raoul n'avait jamais vécu à Indret où Jack va comme apprenti ni n'avait été chauffeur comme l'est Jack pendant trois ans.

Pour décrire un quartier ouvrier de Paris, il fallut que Daudet se renseignât et il nous parle des ouvriers en observateur qui les étudia de près.¹⁴ Tous les ratés vécurent ainsi que la femme du garde, la vieille Salé, qui effraie tellement Jack, enfant, dans le roman.

La mort de Jack à la fin du roman correspond à la mort véritable de Raoul. Seulement Daudet attribue à Ida des tendances plus naturelles de tendresse maternelle que n'en avait la mère de Raoul.

14

Y. Martinet, op. cit., p. 473.

Ida, au moins, à l'appel de la bonne ouvrière, Mme Weber, court à l'hôpital voir son fils pour la dernière fois, bien que celui-ci vienne de mourir. Par contre, la mère de Raoul resta sourde à l'appel d'un des amis de son fils l'implorant de venir voir Raoul avant sa mort imminente. Comme Daudet le dit lui-même: "Si réaliste qu'on soit, on recule devant le réel."¹⁵

A propos de Numa Roumestan, Daudet nous informe lui-même sur la création des personnages. "Tous les personnages du roman", dit-il de Numa Roumestan, "sont faits de plusieurs modèles, et comme dit Montaigne, un fagotage de diverses pièces."¹⁶

Le personnage de Numa est une caricature, très mal cachée, paraît-il, du célèbre Gambetta, le Président de la Chambre. Valmajour et la tante Portal sont authentiques, et nous pouvons voir dans le personnage de Rosalie Le Quesnoy, la femme admirable de Numa, un portrait de Julia Allard, la femme de Daudet, qui lui fut toujours une épouse bien dévouée et sa collaboratrice dans plusieurs de ses ouvrages.

15

William Angus Munro, Charles Dickens et Alphonse Daudet - Romanciers de l'enfant et des humbles (Toulouse: Edouard Privat, 1908) p. 86.

16

Y. Martinet, op. cit., p. 540.

Comme Roumestan et Gambetta, Daudet venait lui-même du Midi et comme Rosalie, Julia était de Paris; ce roman offrait donc à Daudet une belle occasion de faire l'étude de deux tempéraments qu'il connaissait à fond. Il est bien évident ici que le point de vue féminin est fortement présenté et que Daudet avait beaucoup de sympathie pour le sort de la femme dans la société de son temps. C'est dans cet aspect de son oeuvre que la sensibilité de Daudet est particulièrement frappante et qu'il montre son intelligence pour les soucis de la femme.

Rosalie et sa soeur Hortense servent de repoussoir l'une à l'autre: Rosalie dont l'extérieur est froid et la nature droite, Hortense, une passionnée au tempérament méridional, amoureuse de ce pathétique tambourinaire, Valmajour, et toutes deux, Rosalie et Hortense, déçues à la fin.

Sapho a été écrit "pour mes fils quand ils auront vingt ans" mais cette dédicace pouvait bien être signalée à tous les jeunes gens du temps de Daudet afin de les prévenir contre le danger d'une liaison malsaine. Daudet écrivit ce roman en 1884 après plusieurs années de souffrance amère. Il paraît qu'il avait contracté une maladie vénérienne à Paris pendant sa jeunesse bohémienne. Daudet éprouvait des regrets sincères de ses fautes de jeunesse mais croyait que c'était une punition méritée. Tout se paie en ce monde, croyait-il.¹⁷

Jeune, il avait eu comme maîtresse pendant quelques années, une fille qui s'appela Marie Rieu et c'est elle qui sert de modèle pour Sapho. La rupture avec Marie Rieu avait été très pénible et la liaison ne fut définitivement rompue que lors des fiançailles de Daudet avec Julia Allard. Daudet connaissait donc de première main le monde bohémien de Paris, les étudiants, les artistes et les filles entretenues.

Sapho nous semble un douloureux souvenir de la jeunesse d'Alphonse Daudet. Yvonne Martinet, dans son étude de Daudet, rapporte les mots d'Ernest Daudet, le frère d'Alphonse, prononcés à une conférence en 1912:

Sapho, cette oeuvre d'une inspiration si parisienne, où il s'est inspiré de sa propre histoire et dont je ne peux relire encore aujourd'hui les premières pages sans ressentir l'émotion que vous éprouveriez tous en lisant les mémoires posthumes d'un être chéri. 18

L'épisode de Déchelette et Alice, la fille qui l'aime, eut lieu et leur suicide est un fait véridique que nous retrouvons dans Sapho. C'est dans ce roman que Daudet fait son analyse la plus détaillée des relations entre les sexes. C'est peut-être l'ouvrage réaliste le plus réussi de Daudet. Comme dans Numa Roumestan, le ton didactique est très évident. Mais ce qui se communique au lecteur c'est la vérité psychologique de la qualité et de l'essence des relations entre

Fanny Legrand et Jean Gaussin. C'est peut-être parce que Daudet traite d'un sujet qui lui est si personnel et si pénible que ce roman est si bien réussi.

En conclusion donc il n'y a pas de doute que Daudet emprunta toujours à la vie réelle pour créer ses oeuvres littéraires. Les personnages féminins vécurent tous, bien que quelques-uns soient des composites de personnes que connaissait Daudet ou qu'il avait observées. L'observation, la sensibilité et l'imagination se rejoignent dans la composition de ses romans de moeurs réalistes - mais réalistes à la manière d'Alphonse Daudet et non pas selon les théories de l'école réaliste ou de ses contemporains naturalistes.

CHAPITRE II

Daudet et la femme de son époque

Dans ce chapitre nous essayerons de montrer comment ces trois qualités de l'observation, de la sensibilité et de l'imagination sont rejointes dans l'oeuvre de Daudet pour créer des personnages féminins vrais et sympathiques. Daudet, dans ses romans, nous donne une vision personnelle de la société de son temps. Puisque cette thèse traite des personnages féminins nous nous limiterons à discuter les aspects de la société qui se rapportent surtout à la femme: c'est-à-dire le mariage, le ménage, la famille, le travail en dehors du ménage.

A en juger d'après ses personnages féminins, qui sont souvent d'origine humble, Daudet était très sensible aux problèmes que leur posait la vie de son époque. Mais il faut remarquer qu'il n'offre point de solutions à ces problèmes et reste observateur, quoique sympathique, du sort de la femme dans une société où elle joue un rôle secondaire auprès de l'homme.

Puisque nous nous bornons à quatre romans, nous parlerons seulement des milieux sociaux et des classes sociales qui y figurent. Fromont jeune et Risler aîné nous donne le portrait de la bourgeoisie moyenne (les Fromont) et petite (la famille Chèbe) dans une ambiance commerciale. Jack nous présente le milieu ouvrier en

juxtaposition avec le demi-monde. Dans Sapho, c'est la peinture de la vie de bohème et le milieu artistique que Daudet évoque si vivement. Numa Roumestan décrit la société de la haute bourgeoisie dans une ambiance politique mais juxtaposée au monde paysan et bourgeois du Midi. Dans l'oeuvre entier de Daudet, nous voyons que l'aristocratie et la haute bourgeoisie y tiennent une moindre place que la petite bourgeoisie et le peuple. Clogenson fait l'observation que ces classes intermédiaires de la petite bourgeoisie et du peuple de Paris n'existaient pas du temps de Balzac et fournissaient à Daudet un sujet d'étude nouveau: "L'on ne peut comprendre la France et son histoire depuis l'Empire si l'on ne connaît le Français moyen dont Daudet a été le peintre attitré."¹

Quelle est la vie de la femme en France de l'époque de Daudet? Si elle est de la haute ou de la moyenne bourgeoisie, elle vit probablement comme Claire Fromont ou Rosalie Roumestan dont le centre de l'existence est le foyer. Ces deux jeunes femmes sont des épouses et mères exemplaires qui vivent dans un luxe qu'elles connaissent depuis l'enfance. Elles n'ont jamais partagé la misère et la privation d'autres héroïnes de Daudet, telles que Mme Delobelle et sa fille Désirée, Mme Chèbe et sa fille, Sidonie, Fanny Legrand, etc. Claire et Rosalie ont une

¹

Y. E. Clogenson, Alphonse Daudet, peintre de la vie de son temps (Paris: J. B. Janin, 1946) p. 74.

position stable dans la société où elles sont respectées et admirées. Toutes deux mariées à des hommes faibles, qui sont infidèles, Claire et Rosalie conservent leur dignité et cachent leur déception sous un extérieur calme et doux.

Mais pour toutes deux, il n'y a guère de choix. La femme de leur classe sociale qui vit dans la seconde moitié du 20^e siècle peut plus ou moins facilement rompre un mariage malheureux; mais pour la femme de l'époque de Claire et de Rosalie, la rupture était chose rare et difficilement réalisable, un ressort douloureux qu'on ne cherchait qu'à la dernière extrémité et seulement après avoir épuisé toutes les possibilités de conciliation.

Lorsque Rosalie, au moment où elle va avoir un enfant, découvre que Numa la trompe une seconde fois, elle veut une rupture définitive et se réfugie chez ses parents. C'est alors que sa mère la supplie de pardonner à Numa:

"Viens là..." fit la mère à sa fille d'un geste tendre... Plus près, encore plus près... Elle n'oserait jamais tout haut... Et même, si rapprochées, cœur contre cœur, elle hésitait encore: "Ecoute, c'est lui qui le veut... Il veut que je te dise que ta destinée est celle de toutes les femmes, et que ta mère n'y a pas échappé." Rosalie s'épouvantait de cette confidence qu'elle devinait aux premiers mots, tandis qu'une chère vieille voix brisée de larmes articulait à peine une triste, bien triste histoire de tous points semblable à la sienne, l'adultère du mari dès les premiers temps du ménage, comme si la devise de ces pauvres

êtres accouplés étant "trompe-moi ou je te trompe", l'homme s'empressait de commencer pour garder son rang supérieur.

-Oh! assez, assez, maman, tu me fais mal...Son père qu'elle admirait tant, qu'elle plaçait au-dessus de tout autre, le magistrat intègre et ferme!...Mais qu'était-ce donc que les hommes? Au nord, au midi, tous pareils, traîtres et parjures...Elle qui n'avait pas pleuré pour la trahison du mari, sentit un flot de larmes chaudes à cette humiliation du père...Et l'on comptait là-dessus pour la fléchir!...Non, cent fois non, elle ne pardonnerait pas. Ah! c'était cela, le mariage. Eh bien, honte et mépris sur le mariage! ²

Rosalie finit par céder à sa mère qui fait penser aussi à la mort prochaine de Hortense. "Tu songeras aussi que ton père et ta mère ont déjà bien souffert et que d'autres désespoirs les menacent."³ La philosophie d'Alphonse Daudet que l'essentiel, c'est la vie même, est bien évidente ici dans les mots de Mme Le Quesnoy:

Ma fille, tous les chagrins
s'apaisent, toutes les blessures
peuvent guérir...
Il n'y a qu'un malheur irréparable,
c'est la mort de ce qu'on aime. ⁴

Claire Fromont, en apprenant l'infamie de son mari, avait premièrement l'intention de le quitter, mais en fin

2

Alphonse Daudet, Numa Roumestan, (Paris, Bibliothèque Charpentier, 11, rue de Grenelle, 1912), p. 312.

3

A. Daudet, op. cit., p. 313.

4

Ibid., p. 313.

de compte, sa pitié pour Georges qui, à ce moment, doit faire face à la faillite de la fabrique, change sa résolution et elle décide de rester :

Claire songeait. Elle ne s'épuisait pas en regrets, en lamentations stériles. Elle savait la vie inflexible, et que tous les raisonnements n'arrêtent pas la triste logique de sa marche inévitable. Elle ne se demandait pas comment cet homme avait pu la tromper si longtemps, comment il avait pu, pour un caprice, perdre l'honneur et la joie de sa maison. Ceci était le fait; et toutes ses réflexions ne pouvaient l'effacer, réparer l'irréparable. Ce qui la préoccupait, c'était l'avenir. Une nouvelle existence se déroulait devant ses yeux, sombre, sévère, pleine de privations, et de labeurs; et, par un effet singulier, la ruine, au lieu de l'effrayer, lui rendait tout son courage. ⁵

Rosalie et Claire parviennent à faire taire leur peine et leur ressentiment et pardonnent à leurs maris coupables, mais par ce fait, il ne faudrait point voir une abdication de leur dignité, une sorte de prime donnée à l'inconduite, une faiblesse voisine de la complicité, mais plutôt

une manifestation de la force des liens de la vie de famille, intense

5

A. Daudet, Fromont jeune et Risler aîné, (Paris, Bibliothèque Charpentier, 11, rue de Grenelle, 1916), p. 318.

au point de dominer toutes les autres impressions en dernière analyse. ⁶

Pour Sidonie Chèbe, entrer dans le monde de Claire Fromont était chose très difficile car

ces femmes et ces filles d'industriels, de riches fabricants, savaient l'histoire de la petite Chèbe, l'auraient devinée rien qu'à sa façon de se présenter, d'être parmi elles. ⁷

Quoique Claire l'aide de toute manière possible, elle demeure la petite parvenue constamment humiliée par des politesses condescendantes. Daudet décrit Sidonie comme une perle fausse (en effet, elle est apprentie dans un magasin de perles fausses pendant quatre ans) et constate qu'elle est bien l'oeuvre de Paris, un vrai produit du petit commerce dont elle fait partie. Claire Fromont, par contre, est une perle véritable d'une nature rare et précieuse.

Même enfant, Sidonie reconnaît qu'elle vit dans un monde à part, à mille lieues de celui de Claire. Bien que Claire l'invite souvent chez elle, lorsque les amies

6

Lorley Ada Ashleman, La Société française d'après l'oeuvre d'Alphonse Daudet (Paris, Editions de "Mutuelle des Auteurs", 1910), p. 133.

7

A. Daudet, Fromont jeune et Risler aîné, p. 96.

de celle-ci sont présentes, Sidonie souffre amèrement de honte et d'humiliation. Son enfance difficile lui donne, donc, une soif insatiable de plaisir et de luxe. L'ambition et la vanité sont les éléments motivateurs du comportement de Sidonie, et avec la haine et la jalousie que Claire lui inspire, toute l'intrigue de ce roman est déterminée par le caractère de Sidonie.

Ida de Barancy aussi essayera en vain de forcer les portes de la haute société. Elle est démasquée aussitôt qu'elle ouvre sa bouche devant le recteur aristocratique du collège jésuite où elle espère faire entrer Jack. Ida, cette déclassée de province, la "comtesse pour rire", aspire à la société honnête de Paris et veut être une mère reconnue, respectée et honorée. Peut-être, si le recteur avait eu un peu de charité et de pitié pour elle, qu'elle se serait élevée au rang d'honnête femme qu'elle ambitionnait. Nous voyons dans ce premier épisode de Jack la structure étroite des classes sociales en France et la difficulté de franchir les barrières. A notre avis, Daudet ne désapprouve pas le prêtre et son attitude condescendante vis-à-vis Ida Barancy, mais nous communique plutôt l'idée que c'est Ida qui a tort, et de vouloir s'élever à un niveau auquel elle n'a aucun droit, et, en particulier, d'employer la déception pour y parvenir. Il est ironique qu'Ida, bien des années après ce premier épisode, poussée par son amant égoïste, d'Argenton, oblige Jack à partir comme apprenti aux forges d'Indret.

Le docteur Rivals essaie de faire comprendre à Ida le gouffre entre les différences sociales, et qu'en faisant de Jack un ouvrier elle le sépare à jamais d'elle. "Un jour viendra où vous rougirez de votre fils, parce qu'il aura les mains rudes, le langage grossier; il sera non seulement humilié, mais déchû."⁸ Et, en effet, c'est ce qui arrive. Ce n'est plus l'enfant aux boucles dorées qu'Ida retrouve dans le chauffeur blessé qui lui revient à Paris; c'est un déclassé qui se "tient à l'écart, une pipe entre les dents, endormi, hébété."⁹ Ida de Barancy est trop superficielle pour comprendre la grandeur d'un travail rude, d'une vie achetée à la fatigue des bras.

D'où viennent-elles, ces femmes déclassées qui font partie du demi-monde? Nous ne savons rien de l'enfance et du milieu d'Ida de Barancy sauf qu'elle vient de la province. Assurément, c'est un être aimant le plaisir et le luxe, et qui s'enlise dans les liaisons passagères qui n'imposent aucun devoir ni aucune responsabilité. Elle est capable de faire des sacrifices, mais, malheureusement, non pas pour son fils. Enfin c'est lui qu'elle sacrifie,

8

A. Daudet, Jack (Paris, Le Livre de Poche, 1965), p. 273.

9

Ibid., p. 475.

tout en se sacrifiant elle-même aux caprices d'un poète égoïste et brutal.

On connaît quelque chose de l'enfance et du milieu de Fanny Legrand (qui devient le modèle, Sapho). Son père est un vieil ivrogne; sa mère, une servante d'auberge, est morte en lui donnant le jour. Heureusement, sa belle-mère, Machaume, a de la tendresse pour la petite fille ce que Sapho n'oublie jamais. Plus tard, c'est Sapho qui assure l'existence de Machaume lorsque l'ivrogne n'en veut plus.

Il est intéressant de constater que, malgré son enfance malsaine, Sapho n'est jamais devenue une femme vraiment vicieuse, ce que l'on peut dire aussi d'Ida de Barancy. Mais Sapho est supérieure en tout à Ida; plus belle, plus intelligente, plus énergique, et plus intéressante pour le lecteur parce que plus sérieusement étudiée par Daudet au point de vue psychologique.

Sapho représente le grand danger qui menace l'étudiant de province à Paris. Bien qu'il ait encore besoin de la protection morale de son milieu de jeunesse, il est souvent livré aux influences néfastes desquelles il ne peut se protéger (c'est-à-dire, sans posséder une grande volonté). Jean Gaussin, fils d'un consul à la figure sévère et d'une mère tendre, ne peut se défendre des visites continuelles de Sapho, et lorsqu'il tombe malade et que c'est elle qui le soigne comme une mère son enfant, c'est le début des obligations morales qui le lient inexorablement à cette créature du hasard. Jean finit par

adopter la vraie vie de bohème en vivant en commun avec Sapho. Leur vie de ménage à Paris est vivement évoquée; les détails de l'achat des meubles, de leurs repas ensemble, de leurs voisins, les Hettéma, nous donnent une peinture variée de la vie parisienne. Quand ils déménagent et s'installent à la campagne, à Chaville, (banlieue tout près de Paris) nous songeons aux "Aulnettes" de d'Argenton et de Charlotte (Ida) dans Jack et aussi au "Chalet avec jardin" de M. et Mme Chèbe dans Fromont jeune et Risler aîné.

Dans le personnage de Sapho, Daudet nous offre le portrait de la courtisane qui a subi des influences littéraires et artistiques. Elle a traversé ces milieux pour en retenir un certain vernis mondain qui donne le change sur ses origines vulgaires.¹⁰

Sapho est bourgeoise dans le sens qu'elle rêve d'une vie régulière et qu'elle aime le ménage. Elle a un instinct d'ordre et d'économie que l'on retrouve chez bien des autres personnages féminins de Daudet. On n'a qu'à lire la description du misérable intérieur de Mme Chèbe ou celle du pauvre logis de Mme Delobelle, cette femme exténuée de travail "à peine vêtue dans sa petite robe noire, qui la faisait paraître encore plus maigre, plus hâve."¹¹

10

Yvonne Martinet, op. cit., p. 580.

11

A. Daudet, Fromont jeune et Risler aîné, p, 265.

Mme Chèbe savait si bien épargner, "sa merveilleuse économie suppléait tellement à tout, que jamais la misère, voisine de cette grande gêne, n'était parvenue à entrer dans ces trois chambres toujours propres, à détruire les effets soigneusement reprisés, les vieux meubles cachés sous leurs housses."¹² Mme Chèbe avait apporté quatre-vingt mille francs de dot à son mari, mais cet homme oisif et ridicule avait vite gaspillé cette fortune, sauf une toute petite rente qu'elle avait réussi à sauver. Sa vie de privations est sans espoir d'amélioration avant le moment où sa fille se marie avec Risler.

Pour les dames Delobelle, au contraire, l'espoir est toujours présent dans la figure de leur "grand homme", qui va à tout moment trouver du succès dans le théâtre. Travailler du matin au soir n'est rien pour ces pauvres femmes. "Toutes deux ne devaient avoir qu'un but dans la vie, travailler à la gloire du grand homme, consoler son génie méconnu."¹³

Ce dévouement, cette abnégation des dames Delobelle n'est pas pour Daudet un phénomène isolé, comme nous le voyons dans cette triste observation:

L'habitude qu'on a dans certaines familles de tout rapporter à un seul être, laisse forcément dans l'ombre les joies et les douleurs qui lui sont indifférents et inutiles.¹⁴

¹²
Ibid., p. 19.

¹³
Ibid., p. 237.

¹⁴
Ibid., p. 238.

Daudet compare le ménage Chèbe et le ménage Delobelle et y trouve une certaine analogie. La seule différence c'est que la vie est moins triste chez les Delobelle :

Les autres sentaient leur vie de petits rentiers rivée autour d'eux, sans horizon, toujours pareille; tandis que dans la famille du comédien, l'espoir et l'illusion ouvraient partout des vues superbes.

Les Chèbe étaient comme des gens logés dans une impasse. Les Delobelle habitaient une petite rue sale, noire, sans jour ni air, mais où devait passer prochainement un grand boulevard. Puis madame Chèbe ne croyait plus à son mari, tandis que par la vertu de ce seul mot magique 'l'art', sa voisine n'avait jamais douté du sien. 15

Ces deux ménages sont fondés sur les femmes; sans elles, il n'y aurait ni nourriture, ni logis. M. Chèbe et M. Delobelle, (l'un représentant l'homme commercial raté, l'autre, le comédien raté), sont des hommes heureux puisqu'ils vivent dans une société qui permet ou qui accepte le rôle de l'éternelle asservie pour la femme.

Dans le monde ouvrier, ce rôle est plus prononcé encore. C'est surtout la femme qui travaille, qui a l'instinct de l'ordre, qui est l'être pratique de la famille. Si elle travaille en dehors du ménage, elle n'a pas un moment à perdre. Dès le matin, elle quitte la maison de bonne heure avec son enfant, s'il est tout petit, pour se rendre à la fabrique et le laisser soit à la crèche,

soit à l'asile. A la fin de sa journée de travail, elle n'a pas le temps de flâner au bord des trottoirs comme le font les apprentis et les ouvriers. Daudet évoque vivement ce moment de la journée dans Fromont jeune et Risler aîné:

Les femmes sont pressées, et s'en vont en courant. Elles ont toutes à la maison ou à l'asile un enfant à surveiller, un vieux parent, le ménage à faire. Etouffées par l'air des ateliers, les paupières gonflées, les cheveux ternis de la poussière des papiers-velours, une poudre fine qui fait tousser, elles se hâtent, un panier au bras, par la rue encombrée où les omnibus circulent avec peine dans ce débordement de peuple. 16

Dans Jack, nous trouvons l'exemple de la porteuse de pain, l'excellente Mme Weber qui commence sa journée par son cri retentissant "Ma'me Jacob, ma'me Mathieu, v'là le pain."¹⁷

On comprend pourquoi les femmes comme Ida de Barancy et Fanny Legrand deviennent des courtisanes. Pourquoi passer des années à un dur travail qui les vieilliraient prématurément quand il y a une vie de plaisir et de luxe pour les jeunes et belles! Mais que deviennent ces

16

Ibid., p.82.

17

A. Daudet, Jack, p. 566.

filles jeunes et belles lorsqu'elles sont vieilles et fanées? Il y a dans Sapho la scène extraordinaire du déjeuner chez Rosario Sanchez (Rosa), la vieille maîtresse du grand musicien de Potter. Là, nous trouvons

Trois "élégantes", comme se désignent entre elles les grandes cocottes, trois antiques roulures comptant parmi les gloires du second empire, aux noms aussi fameux que celui d'un grand poète ou d'un général à victoires, Wilkie Cob, Sombreuse, Clara Desfous.

Elégantes, certes elles l'étaient toujours, attifées à la mode nouvelle, aux couleurs du printemps, délicieusement chiffonnées de la collerette aux bottines; mais si fanées, fardées, retapées! 18

N'ayant pour compagnie que d'autres comme elles-mêmes, elles vivent de leurs souvenirs de gloire éphémère, de vieilles femmes à figure de clown qui se lamentent sur leur chair flétrie.

Bien que les romans d'Alphonse Daudet se situent presque uniquement à Paris ou en Provence, il ne faut pas passer sous silence les héroïnes qui ne sont pas Parisiennes.

L'action de Numa Roumestan se situe tantôt à Paris, tantôt à Aps, et c'est là que nous trouvons la bourgeoise tante Portal et la paysanne Audiberte Valmajour. Bien que toutes deux soient des personnages secondaires dans l'intrigue du roman, elles constituent des portraits en

vignette saisissants de la femme provençale. Voici la description de la tante Portal, vrai type de la bourgeoise méridionale chez laquelle dominant la fierté de race et l'intempérance de langue :

Enorme, apoplectique, tout le sang afflué aux joues tombantes, lie de vin, en contraste avec une peau d'ancienne blonde, ce qu'on voit du cou très blanc, du front où de belles coques soignées, d'un argent mat, sortent d'un bonnet à rubans mauves, le corsage agrafé de travers, mais imposant tout de même, l'air majestueux, le sourire agréable, ainsi vous apparaît d'abord madame Portal dans le demi-jour de son salon toujours hermétiquement clos selon la mode du Midi; vous diriez un portrait de famille, une vieille marquise de Mirabeau bien à sa place dans cet ancien logis bâti il y a cent ans par Gonzague Portal, conseiller maître au parlement d'Aix. 19

La tante Portal possède l'imagination excessive de son neveu, Numa, débordant de gestes et d'inventions romanesques et fantaisistes. Rosalie, qui vient passer deux mois chaque année à Aps, écoute tranquillement, des heures durant, les confidences surprenantes de la tante Portal, tout en se demandant comment elle avait pu entrer dans une pareille famille de comédiens. Mais il y a en elle ce culte de la famille qu'elle tient de ses parents. En outre, la tante Portal adore sa nièce malgré le contraste de leurs deux natures. Nous citons cet épisode qui dépeint si vivement le caractère de la tante de Numa, l'extrême

mobilité de son comportement et de ses sentiments:

A une soirée chez elle, le domestique renverse un plateau chargé de verres; tante Portal crie, se monte peu à peu, arrive à coups de reproches et de lamentations au délire violent où l'indignation ne trouve plus de mots pour s'exprimer. Alors s'étranglant avec ce qui lui reste à dire, ne pouvant frapper le maladroit serviteur qui s'est prudemment enfui, elle relève sa jupe de soie sur sa tête, s'y cache, y étouffe ses grognements et ses grimaces de fureur, sans souci de montrer aux invités ses dessous empesés et blancs de grosse dame.

Dans tout autre endroit du monde, on l'eût traité de folle; mais en Aps, pays des têtes bouillantes, explosibles, on se contente de trouver que madame Portal 'a le verbe haut'... 20

Audiberte Valmajour se montre astucieuse et âpre au gain mais toute prête à croire au beau rêve bâti sur la parole imprudente de Numa, qui dit que son frère aura un grand succès artistique à Paris. Il faut remarquer sa ressemblance avec la tante Portal dans ses éclats de passion et de fureur. Daudet l'appelle une étrange petite sauvagesse:

A mesure qu'elle parlait avec cette passion, ses yeux devenaient plus noirs, d'un noir assassin, tout son joli visage convulsé et grimaçant, la bouche tordue, le noeud des sourcils serré jusqu'à faire un gros pli au milieu du front. Le plus drôle c'est qu'elle continuait à s'activer

dans sa colère, préparait le feu, le café de ses hommes, se levait, se baissait, ayant en main le soufflet, la cafetière, ou des sarments tout enflammés qu'elle brandissait comme une torche de Furie. Puis, brusquement, elle se radoucît: "Voilà mon frère..."²¹

La femme provençale connaît bien sa place vis-à-vis de l'homme. Elle est à la fois maîtresse absolue et inférieure:

Très calme en ce moment, la paysanne était assise presque à terre sur la pierre du foyer, son assiette aux genoux, car, bien que maîtresse au logis et maîtresse absolue, elle suivait l'usage provençal qui ne permet pas aux femmes de prendre place à table avec les hommes. Mais de cette position humiliée elle suivait attentivement tout ce qu'on disait. ²²

Dans la maison de la tante Portal, les femmes font maigre deux jours par semaine tandis que Numa, qui a une dispense de Monseigneur, mange deux belles côtelettes. Rosalie, qui n'a pas de foi catholique et qui est comme son père pour ainsi dire un esprit libre, observe quand même ce régime imposé par la tante Portal. Hortense, au contraire, se révolte, mais suivant l'exemple de sa grande soeur, elle aussi obéit. On ne peut pas bouleverser les

21

Ibid., p. 80-81.

22

Ibid., p. 81.

idées de la tante Portal car elle est "à cheval sur ses commandements."²³

Ce roman est plein de contrastes entre les êtres qui incarnent les caractéristiques du Midi et ceux qui personnifient le Nord. Les caractéristiques du Midi sur lesquels Daudet insistent sont l'imagination, la mobilité, la ténacité passionnée, le sens de la grandeur et le goût du théâtral.²⁴ Hortense Le Quesnoy née de l'union de l'homme du Nord et la femme méridionale, unit les contrastes entre les deux tempéraments et elle meurt, semble nous dire Daudet, autant par la désillusion de son rêve d'amour que d'une maladie poitrinaire. Elle est trompée par les mots enthousiastes de Numa à propos du tambourinaire, et quand toutes les belles phrases se montrent comme le produit d'une imagination exaltée, Hortense ne peut accepter la ruine de ses illusions.

Rosalie, d'un autre côté, est le type de la femme du Nord, pour qui les mots signifient quelque chose. Elle est vite désillusionnée par son mari, et elle essaie maintes fois de montrer à Numa le mal qu'il fait par ses promesses et ses enthousiasmes vite oubliés. D'ailleurs, il y a des moments où Numa est lui-même conscient de ses fautes, mais il ne peut rien contre son tempérament, et ne fait jamais d'effort soutenu pour se réformer. Il explique cela à sa

23

Ibid., p. 64

24

Y. E. Clogenson, op. cit., p. 193.

belle-soeur, Hortense, qui lui demande où il trouvera tous les bureaux de tabac promis :

N'oubliez pas que nous sommes dans le Midi, entre compatriotes parlant la même langue...Tous ces braves garçons savent ce que vaut une promesse et n'espèrent pas leur bureau de tabac plus positivement que moi je ne compte le leur donner... Seulement ils en parlent, ça les amuse, leur imagination voyage. Pourquoi les priver de cette joie?... Du reste, voyez-vous, entre Méridionaux les paroles n'ont jamais qu'un sens relatif...C'est une affaire de mise au point. 25

Et cette mise au point ce sont ceux qui ne la font pas qui seront victimes de leur imagination, telle Hortense, tel le tambourinaire Valmajour.

Rosalie n'aime pas le Midi tandis qu'Hortense est consciente de ses origines méridionales dès son premier voyage en Provence. Voici une belle description de la réaction de Rosalie qui assiste à une fête à Aps avec son mari :

Ces gaietés méridionales, faites de turbulence, de familiarité; cette race verbeuse, tout en dehors, en surface, à l'opposé de sa nature si intime et sérieuse, la froissaient, peut-être, sans qu'elle s'en rendit bien compte, parce qu'elle retrouvait dans ce peuple le type multiplié, vulgarisé, de l'homme à côté de qui elle vivait depuis dix ans et qu'à ses dépens elle avait appris à connaître. Le ciel non plus ne la ravissait pas,

excessif d'éclat, de chaleur réverbérée. Comment faisaient-ils pour respirer, tous ces gens là? Où trouvaient-ils du souffle pour tant de cris? Et elle se prenait à rêver tout haut d'un joli ciel parisien, gris et brouillé, d'une fraîche ondée d'avril sur les trottoirs luisants. 26

D'un autre côté il y a le mépris et la méfiance qu'inspire Paris aux Provençales. Divonne, la tante de Jean Gaussin, type noble et digne de la paysanne provençale blâme la ville d'avoir corrompu son neveu. "Oh! ce Paris," dit Divonne, montrant le poing vers l'ennemi que la province charge de toutes ces colères... 'ce Paris!....ce qu'on lui donne et ce qu'il nous renvoie!'..."²⁷

Sigismond Planus, le caissier suisse de la fabrique Fromont jeune et Risler aîné, donne à Paris une appellation féminine. Il exprime sa rage après le suicide de Risler et on ne sait si c'est Sidonie ou Paris qui inspire cette haine. "Ah! coquine...coquine... criait-il en brandissant son poing; et l'on ne savait pas si c'était à la femme ou à la ville qu'il parlait."²⁸ Il faut se rappeler que dans trois des romans que nous étudions, Daudet a pour sous-titre les mots, "mœurs parisiennes", et nous constatons que la ville de Paris y

26

Ibid., p. 6.

27

A. Daudet, Sapho, p. 137.

28

A. Daudet, Fromont jeune et Risler aîné, p. 385.

figure presque comme un personnage.

Alphonse Daudet nous fait un portrait de la femme de la seconde moitié du dix-neuvième siècle en nous décrivant sa vie ordinaire et quotidienne. En faisant cet énoncé, nous sommes conscients qu'il faut le qualifier. Il est bien évident que les situations variées dans lesquelles se trouvent les femmes de Daudet ne sont pas limitées spécifiquement à la seconde moitié du dix-neuvième siècle, mais sont des situations que l'on peut trouver dans toute société dominée par l'homme. Seulement, Daudet, par les détails de ces vies de femmes qu'il évoque si sensiblement, les fait vivre pour nous, aussi bien que la société dont elles font partie.

Une image que l'on retient d'elle c'est celle de la travailleuse, la ménagère, l'épouse et la mère sur qui tombent la responsabilité et les devoirs de famille. Encore une autre image est celle de la "fille", soit une poupée comme Ida de Barancy, soit une passionnée comme Sapho, soit une cabotine malfaisante comme Sidonie. Puis il y a les jeunes filles, innocentes et jolies, mais pareilles les unes aux autres et sans individualité comme Cécile Rivals, l'amie de Jack, Irène, la fiancée de Jean Gaussin, Désirée Delobelle et Hortense Le Quesnoy. Celles-ci en maturité deviendront des femmes de bon caractère comme Claire Fromont et Rosalie Roumestan. Puis il y a les femmes plus âgées: Mme Chèbe et Mme Delobelle, pauvres martyres à des hommes ignobles; Mme Rivals, le soutien et

la collaboratrice dévouée de son mari, le docteur, et la comique figure de la tante Portal.

Les paysannes sont représentées par Audiberte Valmajour, la tante Divonne et la Bretonne, Zénaïde Roudic, à qui on vole la dot et qui est au désespoir jusqu'à ce qu'elle la recouvre parce qu'elle sait que sans dot, elle n'aura point de mari.

Ces images variées de femmes nous montrent la vie quotidienne à l'époque de Daudet. Elles montrent de plus une vie assez strictement structurée où l'on ne passe pas facilement d'une classe à une autre. C'est une société étroite où la femme doit remplir un certain rôle bien délimité, un rôle qui est déterminé par le milieu de sa naissance.

Comme nous l'avons dit, nous ne parlons pas des femmes aristocratiques de cette époque puisque ces types ne figurent pas dans les quatre romans que nous étudions. A l'exception de Rosalie, de Claire, et de la tante Portal, toutes les autres femmes dont il s'agit dans cette étude, mènent une vie de travail quotidien soit dans le ménage, soit en dehors du foyer.

Ce que Daudet a réussi à faire dans ces portraits de femmes, c'est de nous présenter un sens réel de leur vie et de leur humanité. C'est une vie banale, peut-être, qu'il dépeint et ses personnages ne relèvent pas de la grande tragédie, mais ce qu'il nous a donné plus que tout autre romancier de son époque ce sont des personnages féminins vrais, avec qui nous pouvons nous identifier.

CHAPITRE III

Daudet vis-à-vis la femme et l'amour

Je ne vous aime pas, c'est dit; je vous déteste.
Je vous crains comme on craint l'enfer de peur du feu,
Comme on craint le typhus, le choléra, la peste;
Je vous hais à la mort, Madame; mais, mon Dieu!
Expliquez-moi pourquoi je pleure, quand je reste
Deux jours sans vous parler et sans vous voir un peu.¹

Ces vers ironiques sont la dernière strophe du poème A Célimène, qui se trouve dans le recueil de poésie intitulé Les Amoureuses, oeuvre de la jeunesse d'Alphonse Daudet (1858). Ils nous semblent bien résumer les sentiments de Daudet à propos de l'amour. Partout dans son oeuvre nous constatons que pour Daudet l'amour est toujours une source de douleur, surtout pour l'homme. Il est évident dans la strophe citée ci-dessus que pour Daudet la femme inspire à l'homme deux émotions contradictoires: en premier lieu Alceste dit qu'il déteste Célimène et la craint mais en fin de compte il ne peut pas se passer d'elle. Daudet exprime ici ses sentiments personnels vis-à-vis la femme et celle que l'on peut appeler la femme fatale.

Parmi les quatre romans que nous étudions, nous trouvons que la pensée communiquée par ces vers s'applique surtout à Sapho et résume les sentiments de Jean pour Sapho, de Potter pour Rosa ainsi que la plupart des autres hommes célèbres qui sont liés en collage avec ces filles.

1.

Alphonse Daudet, Les amoureuses, poèmes et fantaisies, 1857-1861 (Paris, Bibliothèque Charpentier, 1912), p. 33.

C'est en outre ce que Georges éprouve pour Sidonie dans Fromont jeune et Risler aîné. Bien que dans Numa Roumestan et Jack les situations amoureuses soient envisagées d'une manière différente, il est juste de dire que, pour Daudet, la conception de l'amour et de la femme est bien celle que nous trouvons dans le poème A Célimène.

Dans la strophe que nous avons citée il y a une certaine mesure d'ironie et de moquerie de soi qui tempère le sentiment de douleur. Bien que Daudet ait une conception plutôt pessimiste de l'amour, le ton de ce poème est léger, ce qui empêche l'ironie d'être trop amère. Plus tard, dans ses romans, le ton changera et deviendra plus âpre, plus moralisateur; cela est très évident dans les quatre romans que nous étudions. Le pessimisme de Daudet s'accuse aussi et c'est quand on analyse le thème de l'amour que cette caractéristique devient particulièrement évidente. Cette manière d'envisager les relations entre les sexes ne changea jamais chez Daudet qui se voyait toujours lui-même comme un homme faible qui pourrait bien être la proie naïve d'une femme exploiteuse. Dans le roman Sapho, étant donné que sa maîtresse, Marie Rieu, est le modèle de Fanny Legrand, il est bien probable que Daudet se voit lui-même dans le personnage de Jean Gaussin et ce que sa propre vie aurait été si la rupture avec Marie Rieu n'avait pas eu lieu. Dans Numa Roumestan il prend la part de la

femme qui souffre à cause de l'infidélité de l'homme. Donc il voit les deux côtés; l'homme faible attiré par la femme fatale, et la femme honnête abandonnée par celui qu'elle aime.

Pour Daudet, il y a toujours cette antithèse en amour; l'idéal de la femme vertueuse et l'attirance tentante de la femme fatale. Dans le journal d'Edmond de Goncourt, celui-ci nous rapporte une phrase d'Alphonse Daudet qui est bien révélatrice de ses sentiments à ce propos: "C'est que, dans la fille il y a un coin d'ordure qui nous exalte, nous autres, et la femme honnête ne comprend pas cette exaltation, en est même jalouse en sentant qu'elle ne peut pas nous la donner avec toute son honnêteté, toute sa vertu."²

Nous constatons que Daudet avait une image personnelle de la femme et qui ne change jamais dans ses écrits. Dans Fromont jeune et Risler aîné, Sapho et Numa Roumestan, l'intrigue tourne autour de la situation de l'homme faible amoureux d'une femme cruelle ou inconsciente. Nous n'avons qu'à regarder les liaisons dans Sapho pour trouver des exemples d'hommes célèbres qui abandonnent des femmes admirables pour les plus viles, même si elles sont vieilles et laides. De Potter, le fameux musicien, laisse sa belle jeune femme et son enfant malade pour courir empailler le caméléon de sa révoltante maîtresse, Rosa. Numa Roumestan

2

Journal d'Edmond de Goncourt; 1885, p. 94.
Cité dans Yvonne Martinet, op. cit., p. 579.

abandonne Rosalie soir après soir pour faire la cour à la petite Bachellery, qui en vérité se moque de lui. Georges Fromont et Frantz Risler n'hésitent pas à trahir épouse ou frère afin de posséder Sidonie.

Dans le roman Jack, la situation est différente car Ida aime sincèrement le poète d'Argenton et, en effet, abandonne une vie de luxe et de confort pour vivre avec lui. Il va sans dire que d'Argenton n'apprécie pas le sacrifice qu'elle fait pour lui et la remercie en la séparant de son fils. A la différence des trois autres romans l'intrigue de Jack tourne autour de l'amour filial et de l'échec de l'amour maternel.

Dans ces quatre romans, donc, Daudet fait un bien triste portrait de l'amour. Si on s'aime tous deux, la mort interviendra comme dans le cas de Jack et de Cécile. Bien sûr, il y a des personnages secondaires qui semblent être heureux, notamment Bélisaire et Mme Weber dans Jack, un couple admirable qui symbolise la dignité du travail dans le peuple; Zénaïde Roudic et son brigadier Mangin; dans Sapho l'oncle Césaire et la tante Divonne ainsi que le père et la mère de Jean Gaussin; Mme Hettéma, une ancienne prostituée, et M. Hettéma, un de ses anciens clients, et dont la vie conjugale se poursuit en une placide domesticité. Daudet nous présente ces personnages secondaires d'une manière plutôt superficielle et n'analyse pas leurs situations amoureuses. Il nous semble aussi que Daudet veut créer un contraste entre les unions apparemment

heureuses de certains des personnages secondaires, et les relations malheureuses qui existent entre les personnages principaux.

Pour les personnages de premier plan dans les romans que nous étudions, l'amour est sans exception voué à l'échec. Presque infailliblement, l'homme abandonne une femme ou une jeune fille honnête qui l'aime sincèrement pour une femme qui ne l'aime pas et même ne l'estime pas. Ces types de femmes se retrouvent dans tous les romans. La femme fatale, par exemple, apparaît dans les personnages principaux de Sidonie et de Sapho, et dans Numa Roumestan dans le personnage secondaire d'Alice Bachellery. Par contraste avec celles-ci il y a la jeune fille, douce et passive, comme Désirée Delobelle, Irène Bouchereau, Cécile Rivals et Hortense Le Quesnoy. Rosalie et Claire sont les types de l'épouse dévouée et admirable.

Comme l'homme est la victime de la femme fatale, la jeune fille ou l'épouse est la victime de l'homme. Il y a l'exemple de Madeleine Rivals, mère de Cécile, qui épouse un comte russe qui s'avère plus tard bigame et faussaire. Madeleine, le coeur brisé, le quitte et retourne chez ses parents où elle meurt peu après la naissance de Cécile, mais sans cesser d'aimer l'homme qui la déshonora. De même, Désirée Delobelle continue d'aimer Frantz qui est comme ensorcelé par Sidonie. Quand il l'abandonne sans même lui dire adieu elle tente de se suicider. L'amour de ces jeunes filles a une qualité de constance et

d'honnêteté, et, s'il le faut, elles mourront plutôt que de renier l'amour. Elles sont pour ainsi dire les victimes innocentes de l'amour. Il faut dire cependant que ces jeunes filles et leurs amours sont toujours au deuxième plan dans ces romans. Dans Fromont jeune et Sapho, l'intrigue tourne autour de l'homme et de la femme fatale. Cette situation est renversée dans Numa Roumestan où Rosalie, la femme honnête, joue le rôle principal et la femme fatale, Alice Bachellery, est un personnage secondaire. Dans Jack il s'agit principalement de la mère et du fils. C'est l'amour bête mais sincère d'Ida pour d'Argenton qui est la cause des malheurs de Jack. Dans ce roman donc, l'amour joue un rôle néfaste puisque Ida, au nom de l'amour, doit négliger son fils. Dans chacun de ces romans, il y a une intrigue secondaire où figurent l'amour et la jeune fille, et nulle part nous ne trouverons une conclusion heureuse. Il va de soi que selon Daudet l'amour est un état douloureux pour la plupart de l'humanité.

C'est dans le domaine des relations entre l'homme et la femme que Daudet montre si clairement sa vive sensibilité. Et ce qui est peut-être étrange chez un romancier masculin, Daudet prend souvent le parti de la femme en évoquant admirablement les sentiments de ses héroïnes. Il fait preuve d'une pitié sans bornes pour les femmes vertueuses telles que Rosalie et Claire et les diverses jeunes filles, en particulier, Désirée et Hortense. D'un autre côté il n'est jamais totalement antipathique

aux femmes fatales (Sidonie exceptée), et montre une certaine indulgence pour leurs fautes. Ce qui est certain c'est qu'au fond, tout en croyant que la femme est une source de douleur pour l'homme, Alphonse Daudet aime les femmes et les comprend, et pour cette raison peut nous les présenter d'une façon à la fois réaliste et sympathique.

Maintenant nous voulons comparer les principaux personnages féminins et les rôles qu'ils jouent dans les situations amoureuses qui sont au premier plan de chacun de ces intrigues.

Sidonie est la femme fatale par excellence, capable d'attraper l'homme autant en vertu de sa beauté que de ses machinations. La manière dont Sidonie va à la poursuite de l'homme est bien évidente. Elle est froidement cérébrale; il n'y a rien de sensuel dans sa nature et quand elle se décide que c'est en épousant Georges Fromont qu'elle sortira de la misère, elle met toute son ingéniosité à réaliser ce projet. "Car, dans cette petite âme vénale, le premier baiser d'amour n'avait éveillé que des idées d'ambition et de luxe."³

Georges l'aimait; c'était sûr. Songeait-il à l'épouser?...Elle se doutait bien que non, la fine lame! Mais cela ne l'effrayait pas. Elle se sentait assez forte pour avoir raison de cette âme d'enfant, à la fois faible et passionnée. Il n'y avait qu'à lui résister, et c'est ce qu'elle fit.⁴

³ Alphonse Daudet, Fromont jeune, p. 69.

⁴ Ibid., p. 70.

Sidonie est bien consciente du pouvoir qu'elle exerce sur les hommes et dans le jeu de l'amour, elle possède une intelligence perspicace ainsi qu'une volonté ferme. Lorsque Georges est bien épris d'elle, elle lui dit nettement: "Je n'aimerai que mon mari,"⁵ à quoi Daudet ajoute cette observation désabusée: "Ah, c'était déjà une vraie femme, cette petite Chèbe,"⁶ faisant preuve encore une fois de son cynisme et de son pessimisme vis-à-vis les femmes.

Tout le caractère de Sidonie est résumé dans cet épisode et elle reste jusqu'au bout fidèle à elle-même. Après la première déception qu'elle rencontre quand Georges épouse Claire, il est logique que Sidonie devienne la femme de Risler, le nouvel associé de la fabrique. Celui-ci est à l'apogée du bonheur le jour de ses noces, où il ne fait que répéter: "Je suis content."⁷ Il n'a pas le moindre soupçon du danger qui le guette quand il s'installe avec Sidonie dans la maison qu'habitent Georges et Claire. C'est un mari comme Charles Bovary mais traité avec plus de respect par son créateur.

C'est dans la séduction de Frantz que la perversité de Sidonie atteint son comble. Le portrait de Frantz est

⁵
Ibid., p. 71.

⁶
Ibid., p. 71.

⁷
Ibid., p. 2.

un puissant commentaire psychologique sur l'homme honnête qui oublie tout pour une femme; son frère, l'avenir, la pauvre Désirée Delobelle. Sidonie est un être d'un charme incontestable qui sait exercer son pouvoir sur les hommes. Pour elle, l'amour est le moyen d'atteindre le luxe qu'elle convoite et qu'importe si elle est la cause de la ruine, de l'exil, ou de la mort des hommes qui l'aiment. Sidonie est la honte sans remords, le vice sans passion, la maîtresse ensorcelante qui avilit l'amour. Elle personnifie l'ironie pessimiste qui est à la base de la conception de l'amour chez Daudet: plus on est indifférent, plus on est aimé.

Fromont jeune et Risler aîné est l'analyse de l'adultère, du début à la fin. Dans ce roman, la règle du jeu de l'amour semble être d'aimer celui (ou celle) qui ne vous aime pas. A la fin nous avons l'impression que le mal est plus fort que le bien, que les bons sont faibles tandis que les méchants sont forts, et que l'amour n'aboutit qu'à la tristesse, qu'au désespoir ou qu'à la mort.

Dans Jack il s'agit d'une héroïne toute autre que Sidonie. Bien qu'Ida de Barancy domine ce roman, c'est une femme bien moins puissante que Sidonie et dont le caractère est moins intéressant ainsi que moins sinistre. Au fait Ida n'est pas une femme méchante ou cruelle; ce qu'elle fait elle le fait à cause de sa faiblesse et de la superficialité de son intelligence. Malheureusement, c'est son fils Jack qui doit souffrir chaque fois qu'elle doit choisir entre le bien-être de celui-ci et les désirs de son poète.

De son côté, Ida, ou plutôt Charlotte, accepta très bien cette idée que Jack était un incapable, une intelligence obstruée; elle aimait mieux encore en convenir que d'entendre les scènes douloureuses, les colères, les larmes finales de cette éducation si difficile.

Elle adorait le calme avant tout, et voulait qu'on fût content autour d'elle. Ses vues, étroites comme son esprit, n'allaient jamais au-delà de la journée présente et tout l'avenir lui eût semblé trop cher au prix de sa tranquillité immédiate.⁸

Ida est d'un tempérament neutre, incapable de raisonner, une femme vraiment insignifiante et nulle. Pourtant, sa rencontre avec d'Argenton est le coup de foudre qui change à jamais sa vie; c'est l'amour auquel elle sera pour toujours fidèle.

Pour la première fois de sa vie elle aimait réellement, passionnément, et sentait battre son cœur de ces coups pleins auxquels rien ne ressemble. Jusqu'alors, elle s'était toujours livrée au hasard de sa vie, au caprice de sa vanité, et les liaisons plus ou moins longues qui l'avaient asservie s'étaient nouées et dénouées sans que sa volonté y fût pour rien.

Suffisamment sotte et ignorante, d'un esprit crédule et romanesque, tout près de cette trentaine funeste qui est toujours chez les femmes la date d'une transformation quelconque, elle s'aidait maintenant de tous les romans qu'elle avait lus pour se créer un idéal qui ressemblait à d'Argenton.⁹

⁸ Alphonse Daudet, Jack, p. 205-206.

⁹ Ibid., p. 115-116.

Pour d'Argenton, c'est son orgueil qui est touché et non pas son coeur. L'admiration illimitée qu'il inspire à Ida, qui l'appelle son "grand poète," l'attire plus que sa beauté et sa fraîcheur. Mais cette admiration continuelle finit aussi par l'ennuyer.

Avec elle, il se sentit seul, tellement sa personnalité envahissante s'était imposée à cette malheureuse créature d'esprit borné et de caractère nul.

Elle répétait ses mots, s'imprégnait de ses idées, délayait ses paradoxes en bavardages interminables; de sorte qu'ils ne faisaient qu'un à eux deux, et cette unité, qui peut sembler l'idéal du bonheur dans certaines conditions de la vie, était devenue le vrai supplice de d'Argenton, trop batailleur, discuteur, controversant, pour se contenter de cette approbation permanente. ¹⁰

D'Argenton est jaloux de Jack et n'est pas content jusqu'à ce qu'il le sépare d'Ida. Jack, de son côté, bien que tous ses malheurs soient causés plus ou moins inconsciemment par sa mère, l'aime avec une tendresse et une constance invincibles. Pour Ida, la maternité est d'une importance secondaire par rapport à sa vie avec d'Argenton. Cependant, bien qu'elle soit inconsciente et irresponsable elle est si naïve et si peu intelligente qu'on ne la condamne pas totalement. On n'ose pas la juger plus sévèrement que ne le fait son fils. Il faut se rappeler le

10

Ibid., p. 203.

sacrifice d'une vie de luxe qu'elle fait pour vivre avec d'Argenton et que si celui-ci avait été bon et généreux, Ida n'aurait pas eu à choisir entre amant et fils. A la fin, elle n'est qu'une pauvre subjuguée, la chose d'un homme qui ne l'estime pas. Ida n'est fidèle qu'à l'amour qui la déshonore et la rend mauvaise mère. Il est ironique qu'Ida manque à son devoir envers Jack tout en se soumettant à la discipline que lui impose un amant indigne.

Chez Sapho, il y a une intelligence et une tendresse qui manquent à Ida de Barancy. Sapho est loin d'être une âme molle; elle possède la fermeté de caractère que devrait avoir son amant. L'amour dans Sapho, c'est le désir charnel, la passion sensuelle. C'est la base de toute l'action du roman; deux êtres qui cherchent instinctivement à se rapprocher par la nostalgie du plaisir. La part de l'habitude dans cet amour est incontestable, et il s'y mêle un élément de pitié qui rend la rupture presque impossible pour Jean Gaussin.

Mais pour Sapho, l'amour est surtout la passion. Elle incarne pour Daudet un type que définit Caoudal, le sculpteur célèbre et un ancien amant de Sapho: "C'est une fille, quand elle aime, elle se cramponne."¹¹ C'est par la persistance que manifeste Sapho au début de leur amour que

11

Alphonse Daudet, Sapho, p. 58.

Jean devient son esclave et qu'il se laisse glisser mollement dans une vie vicieuse: "Mais il obéissait à une volonté supérieure à la sienne, à la violence impétueuse d'un désir."¹²

Sapho, comme Ida, quitte une vie de luxe pour aller vivre avec l'homme qu'elle aime. Lorsque Jean tombe malade c'est elle qui le soigne après avoir vendu tous ses meubles. Le dévouement de Sapho aussi bien qu'une envie sincère de se faire aimer de Jean sont très évidents. Cette première obligation le lie à Sapho et dès lors, il trouve inconcevable de rompre avec elle.

Sapho fascine Jean en même temps qu'elle lui répugne. Elle a trente-sept ans tandis qu'il n'en a que vingt-et-un, et il sait qu'elle a eu beaucoup d'amants avant lui. Le mépris qui se glisse dans le coeur de Jean le ronge et il devient furieux quand il entend Caoudal et Déchelette raconter leurs souvenirs de sa maîtresse. Il devient si jaloux qu'il se met au jeu sadique de retracer la vie passée de Fanny, voulant savoir les noms, les histoires de tous ceux qui l'ont précédé. Jean exige que Sapho lui donne à lire les lettres qu'elle a gardées de tous ses amants. Le dégoût, le mépris qui en résultent finissent par être l'essence même de son amour pour elle. C'est alors que

12

Ibid., p. 17.

Sapho se montre telle qu'elle est, la courtisane qui connaît la passion et qui ne cache plus rien:

C'était l'allure plus libre et la façon de s'exprimer, une conscience de son pouvoir, des confidences bizarres et qu'il ne lui demandait pas sur sa vie passée, ses débauches anciennes, ses folies de curiosité. Elle ne se privait plus de fumer maintenant, roulant entre ses doigts, posant sur tous les meubles l'éternelle cigarette qui aveulit la journée des filles, et dans leurs discussions elle émettait sur la vie, l'infamie des hommes, la coquinerie des femmes, les théories les plus cyniques. Jusqu'à ses yeux, dont l'expression changeait, alourdis d'une buée d'eau dormante, où passait l'éclair d'un rire libertin.

Et l'intimité de leur tendresse se transformait aussi. D'abord réservée avec la jeunesse de son amant dont elle respectait l'illusion première, la femme ne se gênait plus après avoir vu l'effet, sur cet enfant, de son passé de débauche brusquement découvert, la fièvre de marécage dont elle lui avait allumé le sang. Et les caresses perverses si longtemps retenues, tous ces mots de délire que ses dents serrées arrêtaient au passage, elle les lâchait à présent, s'étalait, se livrait dans son plein de courtisane amoureuse et savante, dans toute la gloire horrible de Sapho.¹³

Mais si l'homme devenu esclave d'une femme perdue est rongé par le mépris qu'elle lui inspire, c'est justement parce qu'elle lui rappelle le faible qu'il a pour ce

13

Ibid., p. 83.

"coin d'ordure" qu'elle renferme. C'est cela par ailleurs qui permet aux femmes de mépriser leur amant à son tour, à moins qu'elle ne soient aussi stupides qu'Ida de Barancy. Voici par exemple les pensées de Sapho à ce propos:

Pudeur, réserve, à quoi bon? Les hommes sont tous pareils, enragés de vice et de corruption, ce petit-là comme les autres.¹⁴

Il y a l'écho de ces mots dans Numa Roumestan, lorsque Rosalie apprend l'adultère de son père qu'elle avait toujours cru si bon, si juste. "Mais qu'était-ce donc que les hommes? Au nord, au midi, tous pareils, traîtres et parjures."¹⁵

Bien qu'il y ait des exceptions à ces portraits d'hommes, par exemple Risler et Jack, il nous semble que pour Daudet ce côté existe chez presque tous les hommes, le côté attiré par le vice et la passion. Comme nous le voyons dans le cas de Risler, qui est la personnification de la probité, les ruses d'une femme fatale ne changent pas nécessairement un homme vertueux en traître et parjure, mais elles n'en sont pas moins irrésistibles. Au contraire, l'honnêteté, surtout l'honnêteté naïve d'un Risler est une faiblesse que la femme peut exploiter très facilement, même si elle ne la détruit pas.

La sensibilité de Daudet est évidente dans le

14

Ibid., p. 83.

15

A. Daudet, Numa Roumestan, p. 312.

personnage de Jean. Il est probable que Daudet y mit beaucoup de lui-même. Comme Daudet, Jean est trop sensible à l'état de la femme pour ne pas avoir pitié d'elle et c'est en grande mesure cette pitié qui l'empêche de quitter Fanny. "Une pitié lui vint, qui l'apaisa, l'éclaira subitement sur les misères d'une vie de femme, et il se mit à juger plus humainement, à raisonner son malheur."¹⁶

La rupture lui paraît plus impossible encore lorsque la peur des conséquences est renforcée par le suicide d'Alice Doré, résultat de sa rupture avec Déchelette. Caoudal est plus réaliste que Jean à propos de Sapho et affirme que ce n'est pas elle qui se suiciderait.

Elle aime bien trop l'amour
et brûlera jusqu'au bout,
jusqu'aux bobèches. Elle est
de la race des jeunes premiers
qui ne changent jamais de rôle,
et finissent sans dents, sans
cils, dans leur peau de jeunes
premiers...¹⁷

C'est Fanny qui abandonne Jean finalement pour vivre avec Flamand, son ancien amant. Il nous semble que cette rupture qui survient après tant de luttes n'est que la négation de l'amour, la manifestation d'une désillusion totale. Jean s'en va au Pérou, maudit par son père,

16

A. Daudet, Sapho, p. 62.

17

Ibid., p. 237.

abandonné de tous. A la fin, il est seul, fini, comme l'amant qu'il remplaça, celui qui pleurait en glissant sa lettre sous la porte: "Ne pas la perdre, mon Dieu, ne pas la perdre."¹⁸

Sapho, de son côté, choisit le repos avec Flamand de préférence à la vie furieuse qu'elle a connue avec Jean. C'est le sort des Hettéma: l'adoration bête avec le mariage au bout. Elle a par ailleurs la joie du triomphe. C'est la victoire définitive de l'instinct voluptueux.

Numa Roumestan est un roman qui montre vivement l'art satirique et réaliste de Daudet. Ce roman a le ton et de la comédie de caractère et de la tragédie domestique moderne dans les deux personnages principaux, Numa et Rosalie. Daudet voulait montrer par les portraits de ces deux époux l'antipathie de deux races, la femme du Nord et l'homme du Midi. Il est intéressant de constater que Rosalie est un personnage admirable avec toutes les meilleures qualités féminines, tandis que Numa représente tous les défauts que Daudet associe avec le Midi: il est bavard, agité, menteur, infidèle, inconscient. Dès le commencement du roman, Daudet montre l'abîme qui sépare ces deux personnages, tout en expliquant l'attraction qu'ils exercent l'un sur l'autre.

S'il y eut jamais deux êtres faits
pour vivre ensemble, ce furent bien
ces deux-là. Opposés d'instincts,

18

Ibid., p. 37.

d'éducation, de tempérament, de race, n'ayant la même pensée sur rien, c'était le Nord et le Midi en présence, et sans espoir de fusion possible. La passion vit de ces contrastes, elle en rit quand on les lui signale, se sentant la plus forte; mais au train journalier de l'existence, au retour monotone des journées et des nuits sous le même toit, la fumée de cette ivresse qui fait l'amour se dissipe, et l'on se voit, et l'on se juge.¹⁹

Rosalie ne peut jamais approuver complètement le comportement d'un mari qui ment, semble-t-il, plus encore par nature que par besoin. Avec sa propre nature droite et fière, Rosalie est enfin désillusionnée par son mari.

Dans le nouveau ménage, le réveil ne vint pas tout de suite, du moins pour Rosalie. Clairvoyante et sensée sur tout le reste, elle demeura longtemps aveugle devant Numa, sans comprendre à quel point elle lui était supérieure. Lui, eut bientôt fait de se reprendre. Les fougues du Midi sont rapides en raison directe de leur violence. Puis le Méridional est tellement convaincu de l'infériorité de la femme qu'une fois marié, sûr de son bonheur, il s'y installe en maître, en pacha, acceptant l'amour comme un hommage, et trouvant que c'est

19

A. Daudet, Numa Roumestan, p. 38.

déjà bien beau; car enfin, d'être aimé, cela prend du temps, et Numa était très occupé, avec le nouveau train de vie que nécessitaient son mariage, sa grande fortune, la haute situation au Palais du gendre de Le Quesnoy .²⁰

Rosalie exige l'accord des paroles et des actes et quand Numa la trompe une première fois elle manque d'en mourir après une fausse couche. La deuxième fois, elle veut une rupture définitive malgré le fait qu'elle est sur le point d'avoir un enfant. A la fin, Rosalie se résigne, sachant que son mari ne changera jamais et que leurs deux natures ne seront jamais compatibles. Daudet semble nous dire aussi que pour toutes les femmes honnêtes, l'amour se définit par la désillusion. Rosalie, si heureuse dans sa maternité à la fin du roman, serre son bébé dans ses bras en lui demandant:

Est-ce que tu seras un menteur, toi aussi? Est ce que tu passeras ta vie à trahir les autres et toi-même, à briser les coeurs naïfs qui n'auront fait d'autre mal que de te croire et de t'aimer?...²¹

Les hommes comme Numa se résument en le proverbe du Midi qui termine le roman.

20

Ibid., p. 38-39.

21

Ibid., p. 344.

Rosalie, en prononçant ces mots, y voit dérouler toute sa vie avec Numa:

Et laissant tomber les mots un à un comme des pierres dans un abîme, elle répète lentement, en y mettant la plainte de sa vie, ce proverbe où toute une race s'est peinte et formulée:
"Joie de rue, douleur de maison.."22

Finalement Rosalie accepte sa vie telle qu'elle est mais tout en gardant son intégrité et son individualité. Ses illusions sont brisées mais elle a un courage et une sérénité qui manquent aux autres héroïnes.

En résumé, l'amour dans les romans d'Alphonse Daudet n'est qu'un désenchantement qui aboutit à l'échec total et à une immense tristesse. Il n'y a personne qui soit racheté par l'amour ou pour qui l'amour soit salutaire. Risler qui est bon n'influence pas du tout Sidonie. Rosalie ne peut changer la nature de Numa. Sapho donne à Jean le goût du vice tandis qu'Ida succombe à la volonté de d'Argenton.

Pour Daudet, le mariage est rarement un état heureux ce qui est étrange si on considère que le mariage de Daudet lui-même et de Julia Allard était connu comme un des plus heureux. Ce que Daudet semble dire c'est que, en dépit d'une épouse aimante, l'homme est toujours attiré par la fille, qui représente la passion qui n'existe pas

dans le mariage. Pour Daudet, il semble qu'il y a toujours une dualité dans les hommes, une opposition entre l'idéalisme et la sensualité. A ces deux caractéristiques masculines correspondent les deux types de femmes daudétistes, la femme honnête et la femme fatale. Puisque l'homme a un idéal, son amour pour la femme fatale sera toujours accompagné du mépris. La femme fatale par sa nature propre ne sera qu'une douleur pour l'homme. Donc Sidonie apporte ou la mort, ou l'exil, ou la honte aux trois hommes qui l'aiment et Sapho condamne Jean à une vie sans amour et sans espoir. Ida sacrifie son fils à son amour pour un homme malfaisant. Finalement, c'est au nom de l'amour que toutes les honnêtes femmes ne sont que les victimes d'hommes faibles.

Vu ce triste bilan d'échecs amoureux on se demande comment Daudet put s'appeler un "marchand de bonheur."

CHAPITRE IV

Conclusion

Alphonse Daudet vivait dans une société dominée par les hommes, une société où les femmes jouaient un rôle secondaire. Par contre, elles sont au premier plan dans les romans de Daudet. On explique cela par la grande sensibilité d'Alphonse Daudet, sensibilité presque féminine. C'est peut-être aussi la raison pour laquelle l'oeuvre de Daudet a toujours été bien aimée des femmes, comme l'atteste Yvonne Martinet :

Le grand succès d'Alphonse Daudet peut facilement s'expliquer par le genre très caractéristique de son talent. Ses romans ont trouvé chez les femmes un enthousiasme et un appui extraordinaires; car elles lui étaient reconnaissantes de ses analyses profondes et de son adoration continue.

Daudet a les femmes pour lui; mot qu'il faut méditer si l'on veut en comprendre toute la portée.

Ce qui a fait adopter Alphonse Daudet par les femmes, c'est le charme, la séduction, la chaleur de sympathie que le romancier dégage à chaque page. Il prend le chemin de leur coeur de la façon la plus directe, il les attendrit en s'attendrissant lui-même.¹

Il est évident que les femmes jouaient un rôle important dans la vie propre de Daudet et qu'il était

¹

Yvonne Martinet, op. cit., pp. 803, 804.

toujours sensible aux relations entre les sexes. Nous savons par les faits biographiques que sa maîtresse des jours de sa jeunesse bohémienne, Marie Rieu, influença beaucoup l'oeuvre de Daudet et fut le modèle du type de la femme fatale.² D'un autre côté, celle qui fut sa femme dévouée pendant plus de trente ans, Julia Allard, représentait pour Daudet, l'idéal en amour, l'épouse honnête avec qui il eut un mariage uni et heureux.³

Cette dualité de l'homme vis-à-vis la femme que nous trouvons dans ses romans, c'est-à-dire l'opposition entre l'idéal de la femme vertueuse et l'attrait de la sensualité, était certainement présente chez Daudet lui-même. Bien que dans sa propre vie il semble avoir opté pour le mariage, Daudet resta toujours très conscient des faiblesses particulières qui rendent l'homme vulnérable aux ruses de la femme exploiteuse.

En même temps, il nous semble que Daudet comprenait que ce type de femme existe d'autant plus que la société dont elle fait partie est dominée par les hommes, et que si elle exploite ceux-ci pour avoir une vie de confort, il ne faut pas la condamner totalement puisque souvent elle n'a pas d'autre recours. Si, aux yeux de Daudet, la fille est sensuelle et séduisante, et l'homme, trop

²

Cf. p. 11 supra.

³

Cf. p. 9 supra.

faible et incapable de s'enfuir, c'est le reflet, donc, non seulement de certains aspects permanents de la nature humaine, mais du caractère particulier de la société qu'il connaissait. Il est difficile d'expliquer autrement l'importance que revêt chez lui le thème de l'homme en proie aux ruses de la femme fatale.

Nous retenons des impressions différentes des personnages féminins principaux dans ces quatre romans. Comme l'auteur lui-même, nous n'avons aucune sympathie pour Sidonie qui, avec une insouciance totale et une absence absolue de remords, est la cause de tous les malheurs des autres personnages de Fromont jeune et Risler aîné.

Ida de Barancy évoque la pitié pour sa faiblesse et son manque d'intelligence. On la plaint parce qu'on sait qu'elle passera sa vie à servir d'Argenton et en outre, qu'elle aura le désespoir d'avoir abandonné son fils au moment même de la mort.

Charlotte s'approcha, défaillante et craintive. C'était son Jack, ce visage inerte, ces mains étendues, ce corps immobile, où son regard éperdu cherchait l'illusion d'un souffle.⁴

En analysant Sapho, la conclusion peut nous sembler plus optimiste que nous le crûmes premièrement, puisque

4

A. Daudet, Jack, p. 689.

l'héroïne s'attend à une vie paisiblement heureuse avec Flamand et son fils. Bien sûr, ce n'est pas un amour idéal, et l'avenir de Jean Gaussin est gâché, mais pour Sapho qui n'est plus jeune, la vie qu'elle aura la libère de tout artifice. Dans cette liaison finale, Sapho conserve et sa liberté et sa lucidité.

Finalement, à notre avis, c'est en Rosalie Roumestan que l'on trouve la femme honnête représentative de son époque. Bien qu'elle s'acquitte admirablement de ses devoirs d'épouse et de mère, elle demeure libre dans sa propre personne, dans ses opinions et dans ses pensées. Elle est consciente de son rôle dans la vie de son temps, l'accepte et le remplit stoïquement. Mais elle conserve la liberté de croire à ce qu'elle veut et de penser comme elle veut.

Bref, Rosalie est la femme intelligente de tout temps et de tout lieu. En fin de compte, c'est elle qui domine les héroïnes de Daudet; elle accepte de vivre avec un mari qu'elle n'aime plus avec le courage et le consentement d'un caractère ferme et discipliné. Chez Rosalie, il n'y a pas d'abdication devant la vie.

Daudet semble dire que l'essentiel est d'accepter la vie telle qu'elle est, et que la désillusion est inévitable. Dans le personnage de Rosalie, Daudet fait un beau portrait d'une femme de son époque. Et quel hommage à sa femme, Julia, qui fut le modèle de Rosalie!

Ces personnages principaux féminins résument la vision personnelle de Daudet vis-à-vis la femme. Il nous donne trois aspects de la fille dans les personnages de Sapho, d'Ida et de Sidonie, et le portrait de la femme idéale dans Rosalie. Nous constatons que des deux types féminins ni l'un ni l'autre n'est complet en lui-même parce qu'il ne peut pas donner à l'homme le bonheur parfait dont il a envie. Evidemment, Daudet ne connut pas une femme, ni ne sut créer un personnage féminin qui unît le "coin d'ordure" avec l'honnêteté. En outre, comme nous l'avons dit, dans la société de son époque il était presque impensable de libérer les femmes de la stéréotypie. Ce serait, de toute façon, l'explication du fait que chez lui la femme est soit une bonne mère de famille soit une femme perdue. Il y a donc une fusion parfaite de sa conception de la société et de sa conception de la nature humaine.

Daudet n'est pas un romancier qui expose les maux sociaux afin de les améliorer. C'est un conteur qui écrit ce qu'il voit, qui parle de ce à quoi il est le plus sensible. Bref, il accepte la vie de son époque telle qu'elle est. Mais chez lui accepter n'est pas approuver, car il y a bien des épisodes dans ces romans qui témoignent d'une grande sympathie pour le sort de la femme de son époque. Daudet montre sa pitié pour les femmes mais, en même temps, il ne

propose rien qui puisse changer les conditions de leur existence. Il demeure fataliste et conservateur jusqu'à la fin et pour cette raison ces personnages féminins, tout en étant des individus, reflètent la vision personnelle de leur créateur aussi bien que son époque.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages d'Alphonse Daudet

- Daudet, Alphonse. Les Amoureuses, poèmes et fantaisies, 1857-1861. Paris: Bibliothèque Charpentier, 1912.
- Daudet, Alphonse. Fromont jeune et Risler aîné. Paris: Bibliothèque Charpentier, 1916.
- Daudet, Alphonse. Jack. Paris: Flammarion, 1965.
- Daudet, Alphonse. Numa Roumestan. Paris: Bibliothèque Charpentier, 1912.
- Daudet, Alphonse. Sapho. Paris: Flammarion, 1933.

Ouvrages Critiques

- Albalat, Antoine. L'Amour chez Alphonse Daudet.
Paris: Ollendorff, 1884.
- Ashleman, Lorley Ada. La Société française d'après
l'oeuvre d'Alphonse Daudet. Paris: Editions de
la "Mutuelle des Auteurs," 1910.
- Auriant. "Le Double visage d'Alphonse Daudet,"
Maintenant. Paris: no. 8, 1948, pp. 73 - 106.
- Auriant. Quatre héros d'Alphonse Daudet. Paris:
Mercure de France, 1948.
- Avril, Yves. "1972: Centenaire de deux échecs 'Lise
Tavernier' et 'L'Arlésienne'," Etudes Littéraires.
Québec: Les Presses de l'Université Laval, 1972, p. 263.
- Bainville, Jacques. Au seuil du Siècle, Etudes Critiques.
Quatrième édition, Paris: Edition Paris, Editions du
Capitole, 1927.
- Barbey d'Aurevilly, Jules. Le Roman Contemporain. Paris:
A. Lemerre, 1902.
- Benoit-Guyot, Georges. Alphonse Daudet, son temps - son
oeuvre. Paris: Editions Jules Tallandier, 1947.
- Beuchat, Charles. Histoire du naturalisme français.
Paris: Editions Corrêa, 1949.
- Bornecque, Jacques Henry. Les années d'apprentissage
d'Alphonse Daudet. Paris: Vizet, 1951.
- Brivois, Jules. Essai de bibliographie des oeuvres
de M. Alphonse Daudet. Paris: Librairie L. Conquet,
1895.
- Carter, Boyd G. "Alphonse Daudet: In Memoriam," French
Review. New York: octobre, 1940, pp. 21 - 25.
- Clogenson, Y. Alphonse Daudet, peintre de la vie de
son temps. Paris: J. B. Janin, 1946.
- Daudet, Léon. Alphonse Daudet. Paris: Bibliothèque
Charpentier, 1898.

- Deffoux, Léon. "Alphonse Daudet et le naturalisme,"
Les Nouvelles Littéraires. Paris: le 13 juillet, 1929.
- Delattre, Floria. Dickens et la France. Paris: Librairie
Universitaire, 1927.
- Dubois, Jacques. Romanciers français de l'instantané
au XIX siècle. Bruxelles: Palais des Académies, 1963.
- Gourmont, Rémy de. "M. Alphonse Daudet," Mercure de
France. Paris: janvier, 1898, pp. 216 - 219.
- Mantoux, Charles. Alphonse Daudet et la souffrance
humaine. Marseille: Imprimerie Record, 1941.
- Martinet, Yvonne. Alphonse Daudet (1840-1897). Sa vie
et son oeuvre: Mémoires et récits. Gap: Imprimerie
Louis-Jean, 1940.
- Martino, Pierre. Le Naturalisme Français (1870-1895).
Paris: Librairie Armand Colin, 1969.
- Munro, William Angus. Charles Dickens et Alphonse Daudet
romanciers de l'enfant et des humbles. Toulouse:
Edouard Privat, 1908.
- Fritchett, V. S. "Daudet's Sapho," The New Statesman
and Nation. London: le 22 septembre, p. 313.
- Raimond, Michel. Le Roman depuis la Révolution.
Paris: Librairie Armand Colin, 1967.
- Ratti, Gino A. Les Idées morales et littéraires
d'Alphonse Daudet d'après ses oeuvres. Grenoble:
J. L. Aubert, 1911.
- Sachs, Murray. The Career of Alphonse Daudet, a
Critical Study. Cambridge: Harvard University
Press, 1965.
- Somville, Léon. "Alphonse Daudet, un essai d'analyse
fonctionnelle," Etudes Littéraires. Québec: Les
Presses de l'Université Laval, 1972, p. 275.
- Vialar, Paul. "Alphonse Daudet et les personnages du
roman," Les Lettres françaises. Paris: le 12
février, 1948, p. 1.
- Whitehead, Alfred North. Modes of Thought. New York:
Macmillan, 1938.